

Lante ce 19 Juin 1854.

Mon tres cher Monsieur.

La journée d'hier a été une journée de vraie fête pour moi, au milieu de la foule de sentimens, qui se sont en mon cœur excitées, je ne puis pas encore distinguer quels sont les plus vifs, ceux de la tendresse envers notre petite chérie, ou de la reconnaissance envers ses dignes instituteurs et en principalité envers vous mon cher et respectable Monsieur Hill! D'où cela est provenu? vous l'avez peut-être deviné.

Du rapport que mon fils m'a donné des examens de notre Abijail.

Après milieu des malheurs domestiques qui m'ont avallé et qui m'avaient, je n'ai jamais désespéré de la Divine

Londres le 10 Juin 1824

Providence: je vois d'avoir bien placées
mes espérances, et la main qui m'a frappé
si elle n'a pas guérie ma principale
blessure m'offre après de consolations
pour la sévir.

A notre chère Abigail j'adresse
dans la lettre ci-jointe mes félicitations
pour être sortie avec honneur de ses
examens; auprès ceux qui par leur
enseignement et par leur tendres soins
ont contribué à cet heureux succès,
veuillez Monsieur, vous faire l'inter-
prète de ma reconnaissance, je me
bornerai à nommer Mademoiselle
Mary Baldwin, qui j'espère que ne
désignera pas comme la moindre
des récompense de ses travaux, la
conviction d'avoir rendu heureux
un homme qui lui propose la plus haute
estime.

Est-ce maintenant le temps et le lieu
de parler de politique en répondant à
votre très chère lettre du 29 Mai, et
qui m'a si bien exposé la situation
des choses? Et quel attrait peut elle
offrir cette malheureuse politique!

Attendons le dénouement, et pour
la pauvre Grèce attendons les œuvres
des hommes qui ont été appelés aux
affaires; sans doute si je devois baser
mes espérances sur les relations privées
qui m'unissent avec plusieurs de
nouveaux ministres, et je ne dois pas
faire exception de Monsieur Psilias,
que j'estime beaucoup et au quel je vous
prie de faire accepter mes compliments; il
ne pourrait me naître aucun doute
sur un meilleur ordre des choses. Mais
je vous le répète j'attend" Αρξην
αρχα ογυρσοι.

Vous etes si bon Monsieur, et Vous montrer
de sentimens si paternels envers mes
enfants que je ne crains pas d'abuser de
votre bienveillance en Vous faisant pour un
moment leur caissier. A la fin du mois
ils doivent revenir a L'Anse pour y passer
les vacances, ils auront pour cela besoin de
rencontrer de frais et pour leur passage et
pour d'autres petites depenses, a cette fin je
me suis pris la liberte de Vous envoyer
40 Taharij Mexicains pour suppler a
leurs depenses, je leur ai cache' cet envoi,
c'est un mensonge dont l'austerite' de
votre ministere peut s'etre ne m'accordera
pas le pardon que j'implore, et je leur
ai escrit d'avoir avec vous un compte
courant et que vous auriez la bonte' de
leur fournir tout ce dont ils auront
besoin dans les termes qu'eux memes
m'ont signifie'. Ces sont de precautions
trop necessaires, et sur cette consideration
je me flatte que vous ne vous fachez pas

si j'ai eu recours à l'amitié dont vous
m'honorez afin que de pareilles precau-
tions soient prises avec la pleine satisfac-
tion des enfans. Ils m'ont assuré qu'Ab-
gail ne leur enlevera les honneurs
que je me promet de leurs prochains
examens, vous en serez le juge compétent
et ce sera sur votre seule relation
que je placerais toute ma confiance.

En attendant je vous prie de présenter
mes hommages à Madame Hüb, de
faire agréer mes salutations bien distinguées
à Mademoiselle Elisabeth aussi bien
qu'aux autres Dames, et de me croire
pour la vie

Votre dévoué
H. Lunzi